

LE PÈRE BRUNO
DE
JÉSUS-MARIE

LES ÉTUDES CARMÉLITAINES

CHEZ

DESCLÉE DE BROUWER

PARIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Gérard de la Trinité, O. C. D.

Jacques Froissart est né à Bourbourg, aux confins des Flandres françaises le 25 juillet 1892.

Par son ascendance paternelle il se relie au célèbre chroniqueur Jehan Froissart né à Valenciennes vers 1337. En 1902 ses parents le font entrer comme interne à l'Institution Notre-Dame des Dunes à Dunkerque où il suivra le cycle normal des Études secondaires. C'est dans la chapelle de cette institution que le 25 mai 1903 il fait sa première communion. La veille il note ce souhait sur son carnet : « L'avenir. Je serais (sic) prêtre si le bon Dieu le veut ». La même année son père meurt d'une congestion cérébrale. Dès ses premières années d'études il montre un vif intérêt pour la littérature et particulièrement pour la poésie. En l'année scolaire 1906-1907 il confectionne pour son usage, une anthologie de ses ferveurs littéraires d'adolescent (Lamartine, Vigny, Hugo, Musset, Th. Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Sully Prudhomme, Moréas, Rostand).

C'est aussi le début d'une crise morale profonde. Au sortir du collège en 1908, nature ardente, il entend se libérer de cette « longue contrainte ». Il cesse toute pratique religieuse et s'absorbe dans la littérature et la musique. En 1909 il est atteint subitement de cécité totale pendant plusieurs mois. Il s'adonne alors au violoncelle. Et c'est à travers l'épreuve physique et morale une obscure recherche de Dieu. Durant ses années d'adolescence et encore par la suite Jacques Froissart sera redevable à l'abbé René Monteuis, qu'il a connu à Notre-Dame des Dunes à Dunkerque, d'une aide très précieuse. A cette époque de sa vie, c'est à lui qu'il se confie à nouveau et il trouve en ce prêtre une compréhension intelligente, respectueuse et affectueuse de ses problèmes. Ce prêtre s'efforce

Photos : Robert Descharnes

© 1964 by Desclée De Brouwer

de l'attacher à la personne du Christ et non à un vague et romantique Infini. La guérison de la cécité survient. Mais l'influence des œuvres de Nietzsche pèse fortement sur Jacques Froissart. N'y est pas étranger son amour de l'Allemagne et de sa musique, celle de Beethoven surtout. Il veut être libre. *L'hymne* qu'il prépare « c'est l'éternel Baiser que la nature nous offre... *Fac et spera*, voilà notre devise. Le peu que nous pouvons façonner de notre propre science est une coupe neuve » (1911).

Cependant une grande mélancolie, un pessimisme profond s'empare de lui et s'exprime en de nombreux poèmes.

« J'habite le pays de l'immuable hiver...
Jamais il n'est venu du lointain infini
Un doux frisson d'amour : jamais dans cette brume
Devant nos sombres yeux, le Créateur n'allume
Un peu de jour béni!

Sommes-nous réprouvés ; attendons nous encor
Le messie rédempteur, vainqueur de la lumière?
Notre œil s'éteindra-t-il sous sa morne paupière
Sans voir un rayon d'or? »

(1912)

« La Mutualité », long poème écrit en 1912 lui vaut le second prix au Tournoi de Poésie des Rosati.

En 1913 il se rend à Berlin, faire la connaissance de la jeune intellectuelle allemande avec laquelle il correspond et qui lui a révélé Nietzsche en 1910. Il rentre en France bouleversé. Mais cet amour se termine brusquement. Le pessimisme s'accroît : « Nous fuyons la forme de la mort, pas elle-même, car le but de nos plus hauts désirs est la mort », écrit-il à l'automne de 1913. Il collabore alors activement à la rédaction d'une revue littéraire nouvellement née à Roubaix, *Les Humbles*. Le jeune directeur en est Maurice Bataille. Jacques Froissart y écrit des Nouvelles : *L'An 2000*, *L'Aveugle*, *Talunda*, paraissent au cours de 1914. Dans *Stomenos* il veut incarner « l'âme panique, léonine de la Flandre » et il imagine malgré la guerre qui vient d'éclater une vie possible mais renouvelée. Suit le *Rapsode des Temps*

Nouveaux : « Notre but est uniquement de tirer un trait d'union entre tous les fidèles de la loi d'humain idéal... »

En octobre de cette année 1914 il est incorporé dans le 73^e régiment d'infanterie et libéré le 1^{er} janvier 1915 pour crise d'urémie. Il rentre chez lui à Bourbourg. Puis il sollicite d'être attaché comme téléphoniste à l'administration militaire de l'Armée belge sise en cette ville. Par suite de difficultés provenant de sa qualité de Français il doit quitter l'Armée belge en juin 1915 après quelques mois passés sur l'Yser. Dans l'attente d'un Conseil de révision ultérieur, il se met à l'étude de Kant. Les horreurs de la guerre dont il a été témoin, si elles le laissent écœuré et découragé, l'incitent peu à peu à se dégager d'une tendance à l'idéologie.

C'est alors que se produit le choc qui déterminera son redressement intérieur et l'orientation de sa vie. Un soir d'octobre 1915, se trouvant chez des amis, il ouvre machinalement un livre déposé sur la table. C'était « l'Histoire d'une âme » de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Attiré par le portrait de la jeune carmélite, il emporte le livre tout songeur. Pendant des semaines il lit et relit la vie de cette religieuse non encore canonisée et inconnue de beaucoup.

« Il me semblait de plus en plus chaque jour qu'une vie nouvelle m'envahissait sans que je puisse m'y opposer. » De l'incroyance il revient vers le Dieu de la foi chrétienne. Toute une correspondance avec son ami le poète M. Bataille, réfugié à Rouen, en témoigne.

Il lui écrit en novembre 1915 : « Je suis toujours le même anarchiste et socialiste, positiviste et idéaliste, mais cette fois j'ai bondi plus haut... Je suis encore très loin d'être moine... N'empêche que Dieu et le Christ sont ravissants quand on a la bonne volonté de les contempler. Essaie donc. »

Et au même le 23 novembre à propos du Christ : « Tout mon cœur va vers lui. Mais il fallait s'y attendre, ma pauvre cervelle se rebelle. Je souffre de cela. Je vais évidemment souffrir de plus en plus. Il me faut un guide. Je prends Pascal, celui des Pensées. Il est terrible et profond. Il me demande de faire un acte de foi. Évidemment mon cœur a des raisons que ma raison ne connaîtra jamais. Mais cela suffit-il pour abdiquer son moi. Ce

serait un acte d'*Humilité* impossible... pour l'instant du moins. Il y a tant d'objections. Je veux être consciencieux et je les étudie. Beaucoup d'entre elles se sont écroulées du seul fait que j'aime.

... Ne crains pas de me jeter les plus terribles objections. Je sens la nécessité absolue de les réfuter... Ne me dis pas que la science y répondra... Non la science ne prouvera rien même si elle prouve notre origine simiesque.

... Je sais que seul Dieu, s'il existe, peut donner la foi. Mais nous pouvons nous humilier à la lui demander bien qu'il soit (comme tu dis) sur un âne. »

Jacques Froissart ouvre et interroge l'Évangile. Il est bouleversé par la personne et la doctrine du Christ.

Le mouvement de conversion se confirme. Au début de décembre 1915, il écrit à la R. M. Agnès de Jésus, prieure du Carmel de Lisieux et sœur aînée de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il lui raconte le changement survenu en lui sous le choc de sa rencontre avec *l'Histoire d'une Ame*. « Que dirai-je de cet ouvrage? Aucun livre, fût-il d'un maître, ne m'a jamais causé une telle impression bienfaisante. »

Au milieu de décembre il rencontre l'abbé Monteuis et reçoit de lui le sacrement de Pénitence. Le jour de Noël 1915 il participe dans l'allégresse au repas eucharistique.

Du 7 janvier au 3 juillet 1916, à Rouen où il vit alors, il écrit cinquante-trois « Soliloques ». Outre l'expression de la ferveur religieuse sensible et tendue du nouveau converti, on y découvre un cheminement rapide vers la vie religieuse carmélitaine. J. Froissard a de fréquents contacts avec le Carmel de Boisguillaume mais il s'informe aussi auprès des Franciscains : « Saint Jean de la Croix me séduit et saint François d'Assise m'exalte. » Il interroge enfin un Bénédictin de la Pierre-qui-Vire aumônier des Bénédictines du Saint-Sacrement de Rouen. Le 16 juillet 1916, au Carmel de Pontoise, Jacques Froissart est reçu par le T. R. P. Grégoire de Saint-Joseph, Provincial des Carmes, auquel depuis mars il avait demandé une audience. Il expose les motifs religieux qui lui font opter pour l'Ordre des Carmes. Le Père juge la vocation sérieuse, la décision est prise tout de suite. Il pourra entrer au Noviciat de Monte-Carlo à Noël.

C'est à l'occasion de cette venue au Carmel de Pontoise que Jacques Froissart entend parler d'une carmélite, sœur de l'abbé Cousin, son ancien professeur à Notre-Dame des Dunes. Il s'agit de la R. M. Marie-Thérèse professe du monastère de Pontoise qui depuis peu a rejoint le Carmel d'Avignon. M. l'abbé Cousin, il y a quelques mois, a recommandé instamment à la prière du Carmel de Pontoise l'élève de naguère dont l'évolution n'a cessé de l'inquiéter. Jacques Froissart ignore cela, comme il ignore combien Mère Marie-Thérèse le porte en sa prière.

Le 24 juillet il lui écrit en Avignon. Désormais un lien spirituel très intime les reliera. Mère Marie-Thérèse aura une profonde influence sur Jacques Froissart et l'aidera à la réalisation de sa vocation carmélitaine et sacerdotale.

Son entrée au Noviciat a lieu en fin de décembre 1916. Le 2 janvier 1917 Jacques Froissart reçoit l'habit religieux et le nom de frère Bruno de Jésus-Marie.

Quelques mois plus tard, sa santé étant déficiente il doit interrompre son noviciat sans renoncer pour autant à son désir d'embrasser la vie religieuse carmélitaine. Sur le conseil de Mère Marie-Thérèse qui le met en rapport avec le R. P. Garrigou-Lagrange, professeur de théologie au Collège Angélique, il se rend à Rome. Il suivra les cours de l'Angelicum durant trois ans : deux années de Philosophie et une année de théologie. A cette époque également Mère Marie-Thérèse lui fait rencontrer Jacques et Raïssa Maritain. Une longue et féconde amitié naîtra de cette rencontre. Sur l'initiative de la même religieuse il se lie et correspond avec le P. Henrion, ermite en Tunisie.

Le 14 septembre 1920, le frère Bruno prend de nouveau l'habit religieux au noviciat des Carmes d'Avon-Fontainebleau. Le 15 septembre 1921 il prononce ses premiers vœux de vie religieuse. Puis il monte au Couvent de Lille en octobre où il poursuit ses études théologiques aux Facultés Catholiques jusqu'en 1925.

Pendant cette période d'études il met au net les investigations

menées sur l'Ordre qu'il a choisi, organise sa réflexion et, en octobre 1922, publie à l'*Art Catholique* (Paris), un petit volume très dense de doctrine et d'histoire : « Le Carmel par un carme déchaussé. »

Le 14 juin 1924, il reçoit l'Ordination sacerdotale dans la chapelle des Facultés Catholiques de Lille.

En octobre 1925 le Père Bruno est envoyé à Paris à la Résidence de la rue Scheffer. C'est alors qu'il entreprend une importante biographie de saint Jean de la Croix qui paraîtra en 1929 chez Plon, dans la Collection « Le Roseau d'or », avec une préface de Jacques Maritain.

Dès cette époque il prend la direction d'une Fraternité du Tiers-Ordre carmélitain et en 1929 institue à Paris ce qu'on appelle dans l'Ordre une « École d'Oraison » où il donne de nombreuses conférences.

Sa présence à Paris lui permet de se rendre fréquemment à Meudon chez les Maritain, à des réunions où il rencontre beaucoup de ceux qui deviendront par la suite ses collaborateurs. En 1930 en effet le Père Bruno devient Directeur des « Études Carmélitaines » et signe avec Pierre Van der Meer de Walcheren directeur littéraire des Éditions Desclée De Brouwer, le contrat d'édition d'une nouvelle série d'« Études Carmélitaines. »

Fondées en 1911 elles étaient jusqu'alors destinées à faire connaître l'histoire et les traditions spirituelles du Carmel. Le P. Bruno les fait « mystiques et missionnaires » et leur donne une orientation psychologique. Il était convaincu en effet que « c'est une faute de négliger ou d'oublier dans la préoccupation de l'objet, le sujet qui reçoit », écrivait-il lui-même dans le liminaire du 1^{er} volume des nouvelles « Études Carmélitaines » (avril 1931). Il poursuivait : « Faisant appel à des personnalités scientifiques très qualifiées, nos Études, soucieuses de garantir les spirituels des contrefaçons et de défendre la synthèse de nos saints, confronteront prudemment les résultats de leur haute expérience avec les données des sciences psychologique et psychiatrique. » Missionnaires, les Études le seront par l'étude du difficile sujet des mystiques comparées.

Sous la direction du Père Bruno les problèmes les plus intéressants, voire les plus brûlants ou les plus délicats de la

psychologie religieuse seront donc abordés, avec la collaboration, devenant dialogue, de philosophes, théologiens, historiens des religions, médecins neurologues, psychiatres, psychanalystes, poètes et hommes de lettres. Citons parmi eux :

Charles Baudouin, Germain Bazin, Louis Beirnaert, Charles du Bos, Michel Carrouges, Philippe Chevallier, Paul Claudel, Henri Corbin, Marcel De Corte, Paul Cossa, Roland Dalbiez, Pierre Debongnie, Françoise Dolto, Mircea Eliade, Élisée de la Nativité, Pierre Emmanuel, Gabriel de Sainte M. Madeleine, Reginald Garrigou-Lagrange, Agostino Gemelli, Henri Ghéon, Étienne De Greef, René Huyghe, Stanislas Fumet, Charles Journet, Olivier Lacombe, René Laforgue, Benoît Lavaud, Jean Lhermitte, Lucien-Marie de Saint-Joseph, Jacques Madaule, Alois Mager, Jacques Maritain, Louis Massignon, Michel-Marie de la Croix, Charles-Henri Nodet, Pierre Olphe-Gaillard, Georges Parcheminey, Philippe de la Trinité, Henri-Charles Puech, André Soullairac, Gustave Thibon, Jacqueline Vincent, Jean Vinchon...

Pour le Père Bruno, l'engagement dans ces travaux relevait d'une mission à la fois personnelle et collective. Mission personnelle parce qu'il cherchait une réponse aux questions que lui posait sa propre existence. Mission collective parce qu'il était fils des maîtres de la mystique chrétienne, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila. Il était convaincu de la fécondité de cette spiritualité du Carmel particulièrement attentive au caractère personnel des relations entre Dieu et l'homme.

A partir de 1935, les « Études Carmélitaines » commencèrent à publier des volumes de synthèse : *La Vie carmelitaine – Mystique, Culture et Humanisme – Psychologie et Mystique de l'amour – Douleur et stigmatisation – Foi et Mystiques humaines – Illumination et sécheresses – L'Esprit et la Vie – Nuit mystique* (nature et grâce, sainteté et folie) – *Le risque chrétien*.

A la veille de la guerre et à l'apogée du nazisme l'un de ces numéros répondait à la question : *Les hommes sont-ils égaux ?*

Après un silence de six ans les « Études Carmélitaines » vont reparaitre en 1946. Sans négliger d'autres recherches, elles s'ouvrent avec courage et probité scientifique aux données de la

psychanalyse et contribueront à leur compréhension dans les milieux intellectuels catholiques¹.

Paraissent les volumes *Amour et Violence – Ma Joie terrestre où donc es-tu? – Satan – Trouble et Lumière – Technique et contemplation – Le Cœur – Direction spirituelle et psychologie – Magie des Extrêmes – Mystique et continence – Limites de l'humain – Nos sens et Dieu – Élie le Prophète* (2 tomes) – *Structure et liberté – Polarité du symbole*.

A ces travaux collectifs il faut ajouter une série d'ouvrages rédigés par un seul auteur. Certains sont des traités de science psychologique : *Du réflexe au psychique* du Dr Cossa, *De l'instinct à l'esprit* de Charles Baudoin, *Du Mythe à la Religion* de R. Hostie, d'autres, des études de doctrine et de littérature spirituelles : *Bible et mystique chez saint Jean de la Croix*, par J. Vilnet, *Sainteté aujourd'hui* et *Jacob et l'Ange*, par P. Blanchard, *Cet étrange secret*, par J. Delesalle, *De la vie dévote à la vie mystique* (saint François de Sales – sainte Thérèse d'Avila) par P. Serouet, *Sainte Catherine de Gênes* par P. Debongnie, *Le vénérable Libermann* (2 tomes), par P. Blanchard, *Sainte Thérèse d'Avila*, par O. Leroy, enfin deux volumes de témoignage : *Le Père Jacques, martyr de la charité*, présenté par le Père Philippe de la Trinité, et *Livre de l'Amour*, Jacqueline Vincent, présentée par le Père Bruno de J.-M.

Ce qu'il affirma sur le plan de la pensée, le Père Bruno l'a réalisé dans ses rapports humains. Il s'attacha toujours à chercher la vérité où qu'elle soit. C'est pourquoi à l'instigation du T. R. P. Gemelli, Recteur magnifique de l'Université du Sacré-Cœur à Milan, qui ne cessera de lui apporter appui et encouragements, il organisa à partir de 1935, des Congrès Internationaux de Psychologie religieuse. S'y rencontraient les hommes les plus différents par leur spécialisation et leurs croyances. Une commune inquiétude de la vérité donnait aux discussions

1. On eût aimé que le P. Bruno montrât dès lors et au bénéfice de ses *Études*, la même ouverture au niveau de la recherche philosophique et du renouveau théologique. Certaines limites personnelles mais aussi des décisions romaines prises à l'encontre d'éminents théologiens français, engendrant en lui la peur, le tiendront habituellement, en ces domaines, dans une excessive réserve.

scientifiques un caractère d'amitié. Ceux qu'il interrogeait ne devenaient pas seulement les collaborateurs d'un livre mais les amis de sa recherche. Il fut dans les dernières de leur vie le confident de Camille Bellaigue et de Paul Claudel.

Ce vrai charisme de la rencontre, l'autorité très grande et la confiance que ses travaux personnels ou les publications qu'il dirigeait lui avaient acquises l'amènèrent souvent à tenir un rôle de conseil fort important. Ainsi dans l'*Association Catholique Internationale pour l'Étude des Problèmes Médicaux Psychologiques* (A.C.I.E.M.P.). Sa sagesse consistait alors à vouloir et à faire admettre dans l'Église un dialogue nécessaire, parfois urgent, avec la psychologie des profondeurs et ses techniques de thérapie. Mais il réclamait de celles-ci qu'elles soient toujours soucieuses de sauvegarder l'être spirituel de l'homme. Et il entendait que dans un mouvement catholique de psychologie soient nettement et intelligemment affirmées les données fondamentales de la foi chrétienne touchant la conception de l'homme. « Quand on a mission d'aider l'homme à débrouiller ses problèmes intérieurs, ce serait lui nuire que de ne pas garder – par-delà l'exacte perception de ses conflits – la présence de son être spirituel. Il faut avoir le sens total de l'objet », déclarait-il au IV^e Congrès catholique international de Psychologie clinique et de Psychothérapie (Hollande 1952).

Ce souci de faire concourir les différentes disciplines à une plus exacte intelligence des voies de l'homme, valut au Père Bruno d'entrer en 1948 à l'*Académie Septentrionale*, société supranationale qui a pour but de représenter l'humanisme nordique dans la formation d'une culture européenne. Il en devint Chancelier perpétuel en 1956.

Le 21 juin 1953, ce lui fut une joie que d'être appelé par les *Rosati de Flandre*, en même temps qu'Émile Bollaert, ancien Directeur général des Beaux-Arts, à recevoir les honneurs de la Rose d'or. C'était resserrer le lien avec la terre natale et pour lui l'occasion de rendre hommage à cette terre au moment où il avait l'honneur d'être reconnu et fêté par elle.

Lors du 25^e anniversaire des nouvelles « Études Carmélitaines » en 1956, en s'adressant au Père Bruno de Jésus-Marie, le Professeur De Greef, pouvait dire : « Vous avez eu cette

forme de courage extraordinaire d'entreprendre ce que vous avez entrepris, de tout mettre en jeu, de tout risquer, sans savoir exactement où vous alliez, sans connaître tout ce à quoi vous vous engagiez, mais le pressentant. C'était le courage simple, le courage pur, le vrai, d'un homme devant les problèmes dans lesquels nous étions tous engagés, le courage qui consistait à exprimer toutes les données d'une question et à donner aux autres, du même coup, la faculté de se regarder sincèrement.

A travers cette attitude, cette aventure de l'esprit, il y avait surtout une grande angoisse de connaître l'autre, d'approcher les autres à travers votre foi à vous, mais de ne les approcher qu'à travers leur devenir à eux. Ce que nous avons toujours senti à côté de ce courage, c'était votre conviction en la sincérité de la démarche de tous les autres... Vous confériez le summum de dignité humaine à tous ceux que vous aviez invités à s'exprimer devant vous. Et cette qualité humaine éminente que vous reconnaissiez au témoignage que vous apportaient ceux qui ne croyaient pas... elle nous anoblissait à notre tour.

En permettant aux hommes très différents de s'exprimer dans la bonne foi, vous leur avez donné la possibilité de sentir que nous étions, au fond, un esprit en mouvement ; nous étions en création continue ; que nous participions à quelque chose de valable, de solide, de grand, en communauté avec de nombreux esprits orientés un peu différemment ; et que notre foi, notre problème religieux, doivent être vécus dans cette création et ne peuvent être réduits à un geste intérieur ; ils doivent représenter un message, notre appel à une vérité, notre mouvement vers la découverte de l'absolu. »

« Ce qu'il est possible de mesurer maintenant, écrira le P. Beirnaert dans les *Études* de septembre 1956, c'est la prudence authentique qui inspirait celui qui entreprit d'ouvrir aussi largement les phénomènes religieux et mystiques à l'investigation des psychologues et des médecins... Si la mystique la plus pure attire aujourd'hui tant d'âmes, c'est en partie aux « Études Carmélitaines » qu'on le doit, tant il est vrai qu'un discernement exigeant est toujours au service de la vérité. »

En connexion avec sa tâche de Directeur et de rédacteur aux « Études Carmélitaines », le Père Bruno laisse une œuvre écrite d'historien. Mais il ne pensait pas qu'une biographie de saint eût été complète sans qu'une large place n'y soit faite à l'étude psychologique. La critique unanime avait souligné l'importance de son saint Jean de la Croix (1929). En 1936 il résume son travail et se propose de mettre en relief la physiologie et la mission évangéliques du saint. Il écrit *Vie d'amour de saint Jean de la Croix*. En 1942 paraît *La Belle Acarie, Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, biographie très fouillée où le Père Bruno entend montrer que la vie spirituelle la plus haute se mène d'un bout à l'autre dans une psychologie humaine qui conserve ses traits propres et que la sainteté peut s'épanouir dans une authentique vie d'épouse. Ce livre, dont le dessein est audacieux pour l'époque et l'écriture souvent passionnée déclenchera de violentes polémiques.

En 1946, en collaboration avec Bernard Champigneulle, Suzanne Bresard et René Huyghe il publie un somptueux volume consacré à *l'Espagne mystique* avec une anthologie de textes de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix.

En 1951 à l'occasion du huitième centenaire de la Chartreuse du Reposeir (Haute-Savoie), devenue Carmel en 1922, c'est une introduction historique et spirituelle à une documentation photographique sur cet admirable haut-lieu de prière.

En 1954 paraîtra « *Le Sang du Carmel* » ou la véritable passion des seize carmélites de Compiègne. Le Père Bruno présente dans sa perspective religieuse puis livre le dossier historique complet du drame qui avait suggéré à Bernanos la fiction du « Dialogue des Carmélites » et l'œuvre de la romancière allemande Gertrude Von Le Fort « La Dernière à l'échafaud ».

En 1960, dans le *Livre de l'Amour*, le P. Bruno introduit au témoignage autobiographique et au recueil de notes de Jacqueline Vincent.

En 1961, sous le titre *Ombre et Lumière* il fait paraître pour le Jubilé de 25 années d'existence de l'Académie Septentrionale, un bel ensemble d'études signées par les membres de cette Académie. Il y écrit quelques pages sur « L'Ombre et la Lumière dans la Mystique ».

En novembre 1961 enfin, il réédite dans la collection des « Études Carmélitaines » et après une minutieuse mise au point son saint Jean de la Croix de 1929. Jusqu'en septembre 1962 il travaille à son bureau, commençant de mettre en chantier un nouveau volume collectif de ses Études sur les problèmes de « l'interdit et la transgression », préparant la publication d'un dernier volume sur sainte Thérèse d'Avila, songeant surtout à rédiger une vie de Mère Marie-Thérèse d'Avignon¹.

C'est au cours de ces travaux que la maladie le mina, puis l'obligea à s'arrêter. Bien des indices laissent deviner qu'il se savait depuis des mois atteint d'un mal incurable. Il lutta jusqu'au bout, traversant de très douloureuses crises d'angoisse cardiaque, mais gardant toute sa lucidité.

Aux premières heures du 16 octobre il passait de ce monde à l'éternité. Depuis le 19 octobre 1962, le corps du Père Bruno de Jésus-Marie repose au cimetière conventuel d'Avon-Fontainebleau.

1. Sur l'évolution proprement personnelle des dernières années du P. Bruno, voir ce qu'en écrit le P. Lucien dans le *Portrait* ci-après, pp. 25-26.

Lucien-Marie de Saint-Joseph, O. C. D.

Plus de vingt-cinq ans de travail en commun aux « Études Carmélitaines » me valent d'être aujourd'hui l'interprète des sentiments que bien d'autres éprouvent en leur cœur en présence de la mort du R. P. Bruno de J.-M.

Il naquit il y a soixante-dix ans, en 1892, à Bourbourg, dans cette Flandre maritime, de la vitalité de laquelle il témoigne. Il en aima jusqu'à la fin la mystérieuse lumière tamisée de brume, qui dérobe la plaine aux regards plus qu'elle ne la montre. Il lui doit sans doute la nature violente et subtile, toute en contrastes, qu'à leur manière les grandes étapes de sa vie, si différentes les unes des autres, manifestent unanimement.

Il était né poète et artiste. A 17 ans, au cours d'une pénible épreuve de santé, il trouve un certain équilibre dans la rédaction de poèmes et dans la passion du violoncelle. Mais en dépit de l'amitié d'un prêtre authentique, il ne reste déjà plus rien d'une première formation chrétienne.

A 19 ans, il est tout entier pris par la terre, ne connaît plus d'autre dieu que l'homme, ni d'autre prophète que Nietzsche.

En 1914, il a 22 ans, quelques mois d'engagement volontaire lui permettent de mesurer l'effondrement de ses rêves humains. Il lit Pascal.

Il a 23 ans quand, par hasard, il découvre l'*Histoire d'une Ame*. Selon sa propre expression, c'est le « coup de foudre ». La Sainte de Lisieux le conduit au Christ. Elle lui donna aussi de trouver un équilibre intérieur où toutes ses puissances contradictoires trouvent leur juste emploi.

1. Allocution prononcée lors des funérailles du R. P. Bruno de Jésus-Marie le 19 octobre 1962, en l'Église de la mission espagnole, rue de la Pompe, à Paris.

Quelques mois après, en pleine guerre, il réalise que Dieu le veut au Carmel. Puis, il entre en relation avec une carmélite qui aura sur lui une profonde influence : Mère Marie-Thérèse du S.-C. du Carmel d'Avignon. Par elle lui viendront de grandes amitiés auxquelles il devra beaucoup : Jacques et Raïssa Maritain, le P. Garrigou-Lagrange, d'autres encore.

En 1921 il prononce ses vœux et est ordonné prêtre en 1924. Presque aussitôt, il est désigné pour la résidence de Paris, rue Scheffer, où se déroulera toute son existence religieuse.

Stimulé par le travail admirable, mais contestable, de Jean Baruzi sur saint Jean de la Croix, il s'attaque à son premier grand ouvrage : La biographie du saint, qui paraît en 1929. Après trente-deux ans, cet ouvrage vient d'être réédité par ses soins : il n'a pas vieilli, plus d'une page en est définitive, il demeure l'ouvrage qui fait autorité en la matière.

Moins de deux ans plus tard, en 1931, paraît le premier volume des « Études Carmélitaines ». Le nom du Père Bruno s'identifiera avec celui du Directeur des « Études Carmélitaines ». C'est l'œuvre de sa vie celle dont tant d'êtres humains lui demeurent reconnaissants.

A la cadence de deux par an, les volumes se succèdent jusqu'à la guerre de 1940, puis reparassent ensuite. En liaison avec ces publications, des Congrès de Psychologie religieuse ont lieu à Avon depuis 1935. Ils portent sa marque et demeurent inimitables.

Puis en 1948, il entre à l'Académie Septentrionale, dont il devient bientôt le Chancelier. Cette nouvelle activité, qui lui vaut de nombreuses relations dans le monde international, n'absorbe pas tout son dynamisme. Une *Madame Acarie, épouse et mystique* était parue en 1937. *La belle Acarie* est de 1942. *La vie d'amour de saint Jean de la Croix* de 1936. *L'Espagne mystique au XVI^e siècle*, de 1946. *Le Sang du Carmel*, de 1954. *Le Livre de l'Amour* de 1960. D'autres travaux étaient en chantier.

« Chère Maman, écrivait-il à 15 ans, veux-tu savoir la définition de ton fils : un imaginaire surmonté d'un cœur sensible, le tout ancré dans un corps de sang. Voilà ce qui fait le vrai poète, ce qui porte à tout. »

Pour être incomplète, la définition dit vrai. D'un de ses héros, il note vers sa vingtième année qu'il « incarnait l'âme panique, l'âme léonine de la Flandre ». L'alliance de ces deux épithètes est révélatrice. Il y avait chez le Père Bruno, la rencontre d'une vitalité capable d'épuiser plus d'un collaborateur, et d'une fragilité qui ne cessa d'inquiéter son entourage dès le seuil de sa vie religieuse. Quelques heures avant sa mort, alors qu'il était miné depuis plus de deux ans par un mal qui ne pardonne pas, il disposait encore de ressources d'énergie surprenantes. D'ailleurs, quand un projet était né de lui, quel que fût son état de santé, il trouvait pour le réaliser des réserves jaillissantes de vie.

Son intelligence entraînait alors en jeu : une intelligence avide. Que n'avait-il pas lu durant son adolescence ? Il éprouva le besoin de fonder sa vie religieuse sur des études solides en philosophie et en théologie. Il était incapable de s'arrêter au médiocre dans ce domaine. Une intelligence toute en intuitions presque hostile à la méthode. Il avait comme l'instinct intellectuel de la vérité. Il n'eut jamais de fichier ; mais sur une feuille quelconque, introuvable pour tout autre que lui sur son bureau, il avait noté une phrase qui donnait l'essentiel d'une réponse, ou le mot typique qui définissait un être. Une intelligence qui avait besoin d'autrui pour entrer en mouvement, du moins au point de départ. La société d'êtres qu'il choisissait à coup sûr, lui donnait de connaître un état de ferveur intellectuelle. C'est ce qui faisait le prix des réunions préparatoires à un congrès ou à la réalisation d'un volume des « Études Carmélitaines ». On ne sait en vertu de quel prodige il découvrait toujours l'homme qualifié.

Il excellait dans le jugement immédiat sur son interlocuteur. Dès que les partenaires choisis étaient réunis, il devenait comme le maître d'un ballet de l'esprit. Aucune règle préétablie ne présidait à la composition d'un volume des « Études Carmélitaines ». Certains le déploraient. Mais il agençait les réalités intellectuelles comme un peintre choisit les couleurs. Il n'y a pas de théorème préalable à la composition d'un tableau. Une nécessité intérieure présidait à ce que l'on peut bien appeler une création. Le résultat était une réalité vivante, une sorte de projection de sa personne, dans ses dons, comme aussi dans ce

qu'il sentait lui manquer et qu'il demandait à d'autres de lui apporter avec un instinct qui ne le trompait pas.

Peut-être faudrait-il préciser que ces réunions étaient au moins autant des rencontres d'amitié dont il était le foyer, que des occasions de travail pour des chercheurs attentifs au même problème.

« Cœur sensible » certes ! il l'était, d'une sensibilité anarchique, aux premières années de sa vie d'adolescent, alternant avec une violence qui pouvait aller jusqu'à la destruction. Sensibilité tumultueuse et inquiète, capable de délicatesses inoubliables et d'exigences tyranniques. Il aimait à s'appeler lui-même « le Lion des Flandres », mais ce lion avait souvent besoin qu'on le rassure comme un enfant perdu. Et il ne le cachait pas.

Sa conversion à 23 ans ne marqua pas seulement l'entrée d'un facteur nouveau dans sa vie, celui de la grâce, mais elle lui permit de découvrir son être intégral et de l'harmoniser comme jamais il n'avait pu le faire jusque-là. La rencontre personnelle avec le Christ lui fit découvrir le vrai visage de l'Amour, cet amour dont il avait tant besoin, mais qu'il avait été si souvent tenté de blasphémer jusqu'alors. L'influence de la Sainte de Lisieux se traduisit par un enrichissement et un équilibre.

Devenu religieux, il connut des affections auxquelles il demeura fidèle comme peu l'ont été. Il était enraciné dans ses affections, tout entier livré à elles, quitte à les préserver comme un jardin fermé.

Cette capacité d'aimer faisait de lui un être ouvert à autrui. Le charme des réunions qu'il animait venait de là. Chacun se sentait libre de s'exprimer en vérité, sans qu'il exigeât jamais qu'on s'alignât sur sa propre pensée. Croyants et incroyants se côtoyaient sans heurt. La vérité était toujours accueillie avec une âme disponible. D'authentiques amitiés ont eu pour point de départ une réunion de travail. Il avait expérimenté les richesses contagieuses d'une ouverture de cœur intégrale à autrui.

Peut-être est-ce pour cela que dans l'intimité il ne cachait pas sa sévérité pour ceux qui, par défiance ou par peur de leur affectivité, se réfugiaient dans un personnage intellectuel ou autre. Il n'avait pas peur d'aimer. Aussi connut-il de très belles amitiés : Pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, comment

oublier Camille Bellaigue, Paul Claudel, René Laforgue, Jacqueline Vincent, Étienne De Greef ?

Et puis, il y a le cortège anonyme de ceux et de celles dont il a été le confident et qu'il a su mener à Dieu par des chemins parfois difficiles. Mais c'est là le secret de Dieu.

Il y a eu enfin son amour pour sa famille religieuse. Car il l'a aimée jalousement et ne comprenait guère qu'on ne l'aimât pas. Sans aucun doute c'est cet amour qui lui a inspiré tant de travaux. C'est lui encore qui explique son émotion le jour du 25^e anniversaire des « Études Carmélitaines » quand le Père commun de l'Ordre lui dit la reconnaissance de l'Ordre entier du Carmel.

Non seulement le Père Bruno a beaucoup aimé sa famille religieuse, mais il a eu comme peu d'autres le sens de la mission propre de son Ordre dans l'Église. Il a eu le sens de la relation personnelle de l'être humain avec un Dieu vivant et personnel. Sa conversion a été la rencontre avec une personne vivante : le Christ, « et non avec une idée ou un souvenir refroidi ». Cette rencontre a marqué toute sa vie. Maintenir intact dans l'Église le sens de la Transcendance du Seigneur mort et ressuscité, maintenir notre relation personnelle avec lui à l'abri de toute exaltation sensible comme de tout scepticisme, ce fut sa mission parce que c'est celle de son ordre religieux. Cette mission il la remplit un peu comme un prophète, comme le prophète Élie qui tient une si grande place dans sa synthèse spirituelle.

Rien n'est révélateur comme les notes écrites à ce sujet au moment de sa conversion et qu'il appelle lui-même « soliloques » d'un nom bien évocateur. Sitôt après la rédaction de son saint Jean de la Croix, il prend conscience des exigences que lui crée cette mission dans l'Église. Des exemples qui le touchent de près lui révèlent, vers cette époque, les dangers d'une naïveté spirituelle, meurtrière de la vraie vie. C'est chez les meilleurs, qu'une décision, inconsciente peut-être mais réelle, d'ignorer la nature, provoque des catastrophes dans l'ordre de la grâce. Il faut respecter intégralement l'œuvre de Dieu sous peine de ne pas la respecter du tout.

Une souffrance profonde, éprouvée par sympathie pour des êtres chers, est à l'origine des « Études Carmélitaines ». Il n'y a

rien dans l'Église actuelle qui réponde à ce besoin des meilleurs : rien qui mette en garde contre les contrefaçons. Une lacune grave dans la recherche des rapports authentiques avec Dieu le décide à travailler et à créer ce qui demain, grâce à lui, pour une bonne part deviendra un puissant mouvement de pensée dans l'Église.

Besoin de vérité, de qualité humaine vraie, de surnaturel authentique, voilà ce qui l'inspire. Il cherchera la lumière auprès de ceux qui lui semblent capables de la lui donner, quitte à ce que lui-même leur apporte beaucoup. Les « Études Carmélitaines » et les congrès de psychologie religieuse sont nés de là.

Jusqu'à la mort il demeura fidèle à cet idéal. Peu avant sa mort il adjura un jour un de ses interlocuteurs, d'exhorter les carmes à demeurer humains dans leur recherche spirituelle, attentifs à l'humain, sous peine de compromettre le surnaturel lui-même. Il ne voulait pas que l'on confondît inhumain et surhumain.

Au service de cet idéal il mit les dons que ses vingt ans avaient gaspillés dans une exaltation terrestre : un amour du risque, qui faisait parfois redouter la témérité et une prudence paysanne, j'allais dire : une méfiance terrienne. Une intuition des besoins de l'Église et un courage somme toute assez rare, à divulguer ce qui lui semblait être la vérité, dès qu'elle lui apparaissait telle. Parler de psychologie religieuse en 1935 demandait beaucoup de lucidité courageuse. Il aimait se tenir aux frontières, mais en assurant ses arrières. Accueillant avec sympathie et éclairant avec prudence. Il a fait aimer la vérité, la vérité qui était pour lui une personne vivante : le Christ Jésus.

On lui a reproché parfois une certaine étroitesse dans sa spécialisation. La même attitude peut s'appeler fidélité et conscience de ses limites. Il n'aimait pas la dispersion.

On a parfois regretté chez lui une certaine âpreté à défendre ce qui lui paraissait devoir être défendu. Il se peut. Sur la fin de sa vie, il en prit conscience et avec une loyauté totale, il demanda pardon d'avoir parfois été dur avec autrui. C'est en son nom que je le dis aujourd'hui publiquement.

On aurait préféré parfois une attitude plus ouverte aux

problèmes des autres. Dieu seul est juge. Ce qui est surprenant, c'est que les problèmes qui le préoccupaient jusqu'à l'angoisse parfois, aient pu le laisser libre pour des réalisations aussi fécondes. « J'ai besoin qu'on me rassure » disait-il souvent. Ce n'est pas là le mot d'un sectaire.

Vers la fin de sa vie, et de plus en plus nettement au fur et à mesure qu'il s'approchait du terme, il se produisit chez lui un retour aux sources de sa jeunesse spirituelle et un élargissement de son horizon. Sans doute, faut-il pour une part, en voir le signe dans l'intérêt croissant qu'il porta à l'Académie Septentrionale. L'amour de sa terre natale y était pour beaucoup, un amour de préférence, sans aucune étroitesse. Mais aussi, la joie de s'ouvrir à des contacts humains féconds, mais toujours marqués de gratuité. Le caractère supranational de l'Académie éveillait en lui des échos jamais endormis et les transformait en réalités qu'il excellait à rendre positives. Rarement son amour de l'homme, sa confiance en l'homme, son respect de l'homme ne se manifestèrent comme à l'occasion des rencontres mémorables qui marquaient une réception ou une séance solennelle.

Durant les derniers mois de sa vie (ces derniers mois qu'il eut la consolation de passer rue Scheffer, entouré de soins fraternels auxquels il était si sensible), un apaisement évident fit présager que l'heure de l'achèvement approchait. Il se fit en lui comme une synthèse plus sereine de tout ce que Dieu lui avait donné depuis sa conversion. Il travaillait à une biographie de Mère Marie-Thérèse d'Avignon. Elle avait joué un tel rôle dans sa propre évolution spirituelle que, dans le calme du soir, il fut amené à revoir dans le détail tout son propre itinéraire spirituel. Il le revécut avec intensité. Il revécut peut-être surtout les mois décisifs de sa conversion sous l'influence de Thérèse de l'Enfant Jésus, antérieurement à ses relations avec Mère Marie-Thérèse. En dépit d'un fond d'inquiétude qui demeurait, il retrouva là, comme le roc solide de l'appel personnel de Dieu. On le trouvait, des jours entiers, plongé dans les documents de cette époque. Peu à peu, la paix grandit. Une lucidité courageuse sur lui-même lui fit voir et accepter tout ce qui lui avait manqué, tout ce qu'il se reprochait aussi, sans chercher aucune

échappatoire, ni aucune compensation tranquillisante. Il assumait vraiment sa vie devant Dieu et à l'étonnement de plus d'un, il demanda lui-même l'Extrême Onction, plusieurs semaines avant sa mort.

Il eut encore des heures difficiles. Mais il se reprenait et connaissait des moments de paix où il se confiait et s'exprimait comme jamais auparavant il ne l'avait fait, sans passion. Un observateur attentif ne pouvait s'y tromper : il allait vers Dieu, porté par la même grâce qui l'avait arraché au pessimisme nihiliste de ses vingt ans.

Longtemps, au prix d'efforts considérables, il célébra la messe, assis dans son fauteuil, jusqu'à quelques jours de sa mort. Il était heureux de pouvoir la célébrer. Jusqu'au dernier jour il communia, regrettant de ne pouvoir être présent à Dieu comme il l'aurait désiré.

Le 15 octobre, fête de sainte Thérèse d'Avila, fut sa dernière journée entière sur cette terre. Il était attentif à ceux qui l'entouraient. Dans une évidente lucidité, il ne manifestait plus d'angoisse tyrannique. Affectueux, répondant aux invocations qu'on lui suggérait, reconnaissant des soins qu'on lui prodiguait avec tant de dévouement. Son dernier mot à son Provincial qui lui annonçait qu'il allait célébrer, ici-même, en ce soir de sainte Thérèse, la Messe de la Sainte Mère, à ses intentions, fut pour murmurer : « Notre Mère Sainte Thérèse »...

Un peu plus tard, ses derniers mots intelligibles furent : « Merci à tout le monde. »

En un jour comme celui-ci, tout le monde lui répond : « Merci à vous, Père Bruno. »

Dieu a son secret. Le Père Bruno l'a bien servi, ainsi que l'Ordre du Carmel.

Il écrivait en 1945 : « Il me semble être plus proche de Dieu qu'il y a vingt-cinq ans. » Prions, confiants, qu'il est désormais proche de Dieu pour toujours.

M. D. Chenu, O. P.

Les « Études Carmélitaines » furent fondées en 1911 par le R. P. Marie Joseph du S. C. Elles portaient alors pour sous-titre : « Historiques et critiques ».

Elles connurent une certaine vitalité durant quelques années, mais ne tardèrent pas à décliner. Plus d'une fois le Père Bruno fit allusion à la visite qu'il rendit au Directeur des « Études Carmélitaines », pour entendre de lui la confiance qu'il ne restait que 17 abonnés à la Revue.

C'était en 1930. — Dès 1931 paraissait le premier fascicule de la nouvelle série des « Études Carmélitaines » : *Mystiques et Missionnaires*.

Dès cette époque, avec un jugement d'historien et de théologien d'une sûreté étonnante, le R. P. Chenu, Maître des Études au Saulchoir, écrivait ces lignes dans le *Supplément de la Vie Spirituelle* (1^{er} juillet 1931) :

Si les Études Carmélitaines changent de vêtement et se parent d'une typographie toute fraîche, c'est que, en vérité, avec une formule précise et sur des objets homogènes et amples à la fois, elles transforment la traditionnelle revue en ce solide instrument de travail que requiert désormais toute étude des doctrines spirituelles.

Des faits nouveaux incitaient à une telle mise au point. Qu'un saint Jean de la Croix, par exemple, soit désormais docteur de l'Église, voilà qui d'emblée classe officiellement maints problèmes spirituels, psychologiques, humains, au premier plan des hautes préoccupations des savants et des simples, des docteurs et des praticiens, des historiens et des apôtres. Et puisqu'il est, avec sainte Thérèse, le plus beau fruit du Carmel, c'est tout le capital religieux d'une famille illustre dans l'Église qui, à titre redoublé, s'offre à l'exploitation. On se réjouira que de

bons ouvriers se lèvent et s'assemblent, dans cette famille même, pour dispenser à tous ces richesses. Si pour le bon travail, il faut à la science ajouter la sympathie pour son objet, nous avons ici, de droit et de fait, l'heureuse coordination de ces qualités...

Si le champ de travail, dans ses cadres historiques, est délimité par l'amour filial des membres d'une famille religieuse, l'objet – disons, pour parler net, l'objet « formel » – des Études est découpé en pleine tranche dans le domaine commun de la spiritualité catholique, c'est-à-dire universelle, sous son aspect mystique.

Le terme *mystique*, il est vrai, a la fâcheuse réputation d'un mot vague, insaisissable en ses contours, et donc irréductible aux exigences de la méthode scientifique. Sans doute ceux qui s'en servent aujourd'hui sont-ils parfois plus responsables que lui-même de cette imprécision compromettante ; aussi croyons-nous que, bien armés en théologie, en histoire, en philosophie, en psychologie, voire en psychiatrie, chacun selon sa branche, des maîtres, peuvent, grâce à la coordination de ces « formalités » diverses, lui conférer l'unité qui est, dans les concepts comme dans les choses, le signe de la perfection.

La préface du directeur, le Père Bruno, et l'équipe des collaborateurs sont un gage de la bonne exécution d'un tel travail selon une telle méthode... Saint Jean de la Croix sera alors le docteur non pas des spécialistes en perfection, mais comme le dit l'Église, le docteur de l'âme fidèle. C'est une terrible entreprise. Mais on sera sur le vrai terrain. On ne bâtira pas à mi-côte du Carmel.

Que notre docteur soit donc pris intégralement, et sainte Thérèse aussi. On nous le promet d'ailleurs. A juste titre, car les petits arrangements ne sont point recevables en science, disons même en probité intellectuelle. La première condition pour faire se rencontrer saint Thomas et saint Jean de la Croix, c'est que saint Thomas soit saint Thomas et saint Jean saint Jean. Plus ils seront eux-mêmes, plus ils ont chance de s'unir en la commune vérité, au-delà des relativismes provisoires.

Enfin – et pour achever de définir l'objet formel cherché – les « Études » seront mystiques « et missionnaires », comme le porte le sous-titre. Qui verrait là dualisme bizarre, c'est qu'il ignore la hantise apostolique du contemplatif livré à l'amour.

Laissons les douloureuses divisions à nos misères, et tenons qu'en nature, en essence, la perfection religieuse résout les antinomies dans une très haute unité humaine.

Les « Études Carmélitaines » ne seront donc point un recueil d'articles quelconques, au hasard de la recherche ou de l'actualité. Elles se sont taillé un beau domaine, de la psychiatrie à la théologie, en histoire et en doctrine¹.

1. *Supplément de la Vie Spirituelle*, t. XXVIII, 1^{er} juillet 1931.

SCIENCE ET MYSTIQUE

René Huyghe

Lors de la séance solennelle du 24 avril 1948, dans la grande salle du Louvre, à Paris, le R. P. Bruno fut reçu à l'Académie Septentrionale par M. René Huyghe, conservateur en chef des Peintures et Dessins au musée du Louvre.

A cette occasion, le R. P. Bruno prononça l'éloge de Paul Hazard à qui il succédait. De la réponse de M. R. Huyghe nous extrayons le texte suivant :

Que nous voilà loin de l'idée naïve qu'un vain public se fait parfois de la mystique ! Elle l'imagine comme un abandon exclusif, excessif à l'élan diffus de la sensibilité, hors du réel, hors de la raison, à l'écart de la volonté. Non, elle n'est pas cela, et vous avez admirablement montré sa vraie et rude voie lorsque vous avez écrit : « Tout homme réfléchi sait que le dépassement de soi est indispensable ». La mystique est un perpétuel dépassement : elle mène l'homme, elle l'entraîne par-delà la réalité matérielle, par-delà la raison, par-delà lui-même, par-delà sa condition humaine ; elle les dépasse mais elle les inclut ! Elle nous porte au Cœur suprême où tout converge.

Tout d'abord, et vous vous êtes attaché à le montrer, l'opposition des réalités et de l'âme n'existe pas pour les grands mystiques ; ni chez saint Jean de la Croix, ni chez sainte Thérèse, il n'y a divorce de la contemplation et de l'action. C'est précisément là où se révèle et se mesure l'immense fossé qui sépare le haut mystique des déficients nerveux avec qui une médecine superficielle et partielle avait tenté parfois de les confondre. Qui peut le plus, peut le moins. Parce qu'il domine le réel jusqu'à savoir s'en détacher, le mystique ne le détient que plus sûrement. Mystiques et missionnaires, contemplation et action, solitude et apostolat, vous l'avez sans cesse souligné,

telle est la loi du Carme issu de l'érémisme. J'ajouterai même que c'est une nécessité de la mystique et que seul peut-être le vrai mystique peut entrer en contact intime avec le réel et l'épouser. Car l'homme qui ne sait que penser, l'homme qui ne vit qu'avec des notions, des concepts, ne peut se délivrer de cet appareil intellectuel qu'il interpose sans répit aussi bien entre lui et le monde de l'existence matérielle qu'entre lui et le monde de l'expérience divine. Si transparente soit-elle, la vitre de l'intellectualisme est toujours là qui s'oppose à tout contact, et qu'il n'ose briser pour respirer enfin l'air dont elle l'isole ; à travers elle, il voit tout, il ne touche à rien. Seul le mystique qui se jette à corps perdu, que dis-je ? à corps et à esprit perdus, pour rejoindre l'objet de sa connaissance est apte à la fusion directe aussi bien avec les sommets de la spiritualité qu'avec les bases de la réalité. Il est le compas dont chaque branche pointe, plonge, se plante l'une dans le cœur du réel, l'autre dans le cœur du spirituel ; il n'est qu'une ouverture distendue qui embrasse les extrêmes. Vous l'avez dit de saint Jean de la Croix : « Il nous met au-delà de tout ce qui devise », et audacieusement, vous nous avez montré Madame Acarie, la belle Acarie, fondatrice des Carmélites en France, accomplir à la fois, sans débat, ni contradiction, dans toute leur étendue, ses devoirs de mère, ses devoirs d'épouse, et son élévation mystique. Vous-même, ces hauts mystiques auxquels vous nous donnez accès, vous nous menez à eux par la trace de leurs pas ; vous avez passionnément suivi les chemins, regardé les paysages, écouté les bruits de l'espace que connut, qu'éprouva saint Jean ; et comme vous savez nous les faire vivre à votre tour ! Que vais-je surprendre avec Vous ? Au hasard, « Durvelo : un hameau de 20 feux blottis au milieu de chênes verts près du Rio luisant. Au loin, la sombre Sierra de Gredos. Comme deux grandes ailes, se déploie la vallée ». Le P. Garrigou-Lagrange avait coutume de dire de vous, alors que vous suiviez son enseignement : Vous êtes un poète ! Pardonnez-moi, vous êtes peintre aussi. Et au hasard encore, cette heure où, la nuit venue, à la lampe, sainte Thérèse saisit sa plume : « A Salamanque, après de trop courtes journées, Thérèse se retrouve dans sa pauvre cellule. Au loin s'éloignent les grelots sautillants, et les derniers étudiants, cachant sous leur manteau

la rapière ou la guitare, rentrant enfin chez eux. Tout se calme. Seul dans la plaine nocturne, le Tormès glisse avec des reflets métalliques... »

Est-ce là anecdote ? Que non pas, mais le réel, et vous savez à quoi il va nous mener : saint Jean, sainte Thérèse « comme le Greco et Vittoria, écrivez-vous, non seulement ils nous disent l'âme exaltante de l'Espagne, mais l'âme humaine tout entière, sans mutilation, amoureuxment aux prises avec la réalité essentielle du Divin ».

L'âme humaine tout entière, amoureuxment... Vous nous avez livré le secret majeur. J'ai dit, j'ai répété « la connaissance mystique », et pourtant je savais bien déjà que dans la mystique la connaissance se dépasse elle-même, que c'est l'amour qui est son instrument, et que c'est aussi l'amour qui est son but. Et cela encore, vous l'avez admirablement exprimé : « Commenter, écrivez-vous, c'est dissocier. L'Esprit humain fractionne sans cesse ; aussi l'amour dépasse-t-il la condition humaine et est-ce PAR EN HAUT seulement que nous avons le pouvoir d'aimer?... »

Peut-être touchons-nous le cœur de la question : l'objectivité exige la pensée froide, la mystique ne vit que par l'amour et pour l'amour. Je ne veux pas dire que les puissances du cœur soient interdites à la Science. On aurait beau jeu à montrer, en invoquant l'illustre savant qui est ici ce soir, Sir Alexander Fleming, ou notre grand Pasteur, tout ce qu'il peut entrer d'amour dans la science, d'amour de l'homme et de charité pour ses peines, mais si l'amour peut propulser la Science, elle se doit d'être froide dans ses méthodes. Le mystique, lui, baigne dans l'amour, y trouve sa raison d'être et son appel. « C'est l'amour, dit saint Jean de la Croix, qui unit l'âme à Dieu, et plus l'âme franchit de degrés d'amour, plus profondément elle entre en Dieu et se concentre en lui... » ; et, plus bas, il confie : « Au soir de cette vie, l'on t'examinera sur l'amour... »

Rectifions ce que nous disions tout à l'heure ; le mystique n'est pas un réaliste, mais il va au-devant du réel avec amour comme il va au-devant de Dieu. Et par-là il est poète, et par-là il est artiste. C'est l'amour que Rainer Maria Rilke réclamait pour aborder le poème ou l'œuvre d'art, et c'est lui qui est à leur source. Je ne puis m'empêcher de penser, mon Père, que

vous m'auriez voulu proposer, comme sujet de mon discours, les rapports de la mystique et de la poésie et de l'art ; sans doute y entraînait-il l'espoir que je vous éviterais ainsi le désagrément d'entendre votre éloge. Et voilà qu'il m'a entraîné et que je ne puis plus qu'effleurer ce problème. Laissez-moi seulement dire que si le poète ou l'artiste est emporté, comme le mystique, par l'élan d'amour, il le consacre tout entier à son œuvre, où s'exprime et s'épanouit son moi, tandis que le mystique est emporté bien au-delà. L'un des plus sublimes Ruisbroeck l'admirable, bien avant saint Jean de la Croix, l'a dit : « Ravis hors d'eux-mêmes, ils se fondent et s'écoulent pour devenir en jouissance un seul esprit avec Dieu. » Mais si le poète ou l'artiste exaltent la conscience d'eux-mêmes, alors que le mystique trouve son épanouissement dans une abolition supérieure, la démarche est semblable. « Vous, vous êtes un poète », vous disait mi-grondeur le P. Garrigou-Lagrange. Eh ! que faisiez-vous d'autre là encore que de suivre l'exemple de votre cher saint Jean de la Croix ?¹

1. *Septentrio*, nov. 1951, n° 2, pp. 130-133.

« LA VIE SPIRITUELLE »
ET LES ÉTUDES CARMÉLITAINES

A. Plé, O. P.

Le P. Bruno de Jésus-Marie, O. C. D., est décédé le 16 octobre 1962.

Le *Supplément de la Vie Spirituelle* et son directeur ne peuvent taire leur peine et leur reconnaissance.

Je n'ai jamais oublié son accueil quand, en 1946, j'avais été lui rendre visite, rue Scheffer, pour lui parler du *Supplément*, qui n'était alors qu'un projet. Après un premier mouvement – combien justifié – de réticence et d'inquiétudes, il me laissa m'expliquer tout au long et je ne sortis de chez lui qu'après qu'ont été précisés entre nous le domaine de chacun et les lignes de convergence de nos efforts. Je savais aussi, en le quittant, que j'avais trouvé un ami extraordinaire, riche de sensibilité et de profondeur spirituelle, d'une perspicacité, d'un courage, d'une prudence, d'une loyauté, sans lesquels il n'aurait pas pu, d'ailleurs, être ce qu'il était : l'heureux pionnier dans une ligne de recherches des plus périlleuses et où le *Supplément* allait s'engager à la suite et en fraternelle complémentarité des « Études Carmélitaines. »

Notre amitié et notre collaboration profondes ne firent que se développer heureusement tout au long de ces dix-sept années jusques et y compris à la veille de sa mort ; où il tint, par téléphone, à me dire quelques mots et à s'intéresser à divers projets, notamment au prochain congrès de l'Association Catholique Internationale d'Études Médico-psychologiques – association à la fondation et à l'activité de laquelle il a tant contribué.

Sans les « Études Carmélitaines », et, plus profondément encore, sans le P. Bruno lui-même, sans ce « vieux lion des Flandres » (comme il s'appelait lui-même), devenu si profondément, sans rien perdre de sa richesse humaine, disciple de

Jésus-Christ, prêtre et carme, le *Supplément de la Vie Spirituelle* n'aurait pu naître ni poursuivre ses travaux.

Il était digne et juste que cela fut dit dans cette revue, en hommage de gratitude et d'amitié fraternelles¹.

1. *Supplément de la Vie Spirituelle*, n° 63, 4^e trimestre 1962.

Louis Beirnaert, S. J.

Avec la disparition du Père Bruno, les psychologues ont perdu l'un de leurs meilleurs amis. Le Père Bruno, c'était pour chacun de nous la chaleur d'un accueil assuré, la liberté de s'exprimer dans les congrès des « Études Carmélitaines », les rencontres exceptionnelles qu'il ménageait, le sentiment de créer ensemble quelque chose de rare : le climat d'un moment de grâce, un recueil précieux. Nous sentons de nouveau cette solitude dont il nous avait aidés à sortir. Il nous avait permis d'être entendus des théologiens et des savants et nous les avait fait entendre dans des réunions où la nature et la grâce se composaient harmonieusement.

Ce fils de l'Église et de saint Jean de la Croix n'avait rien d'ecclésiastique. Humain, il nous accueillait tout entiers. En vérité, il nous traitait bien de corps et d'âme. Ce charme qu'il exerçait sur chacun de nous, il le devait, je crois, beaucoup moins à son besoin de créer de la sympathie – qui était grand – qu'à sa participation à une expérience humaine et spirituelle en laquelle nous reconnaissons la nôtre.

Pourquoi parler ainsi de l'homme? C'est que l'apport du Père Bruno à la psychologie religieuse passe par son apport aux hommes que sont les psychologues. Il n'était pas un spécialiste et n'a pas enrichi la psychologie comme science ; il a fait autre chose, il était autre chose, de plus essentiel peut-être pour la psychologie et pour les psychologues ; il leur a donné une audience, il les a fait entrer dans un dialogue étonnamment large, il a contribué à leur assigner place et sens dans la recherche religieuse, il les a accueillis et parfois recueillis comme des frères en l'homme et en Dieu. Les rencontres de la rue Scheffer et les congrès d'Avon, en tant qu'événements, restent pour nous le plus précieux de ce qu'il nous a donné.

Cela devait être dit avant d'aborder l'œuvre écrite du Père Bruno et de ses collaborateurs des « Études Carmélitaines ».

Lors de la publication de *La Belle Acarie* en 1941, certains critiques se sont offusqués de la part accordée par l'auteur à l'étude de la vie conjugale de son héroïne, et de l'insistance qu'il mettait à défendre la compatibilité de l'état de mariage et de la vie mystique. Le ton, certes, est parfois passionné et la plume aurait pu se faire plus légère, mais face à des habitudes trop tenaces ne fallait-il pas montrer, fût-ce avec véhémence, que la vie spirituelle, jusque dans ses plus hauts états, se mène dans une psychologie humaine, avec ses traits propres, et que la sainteté la plus comblée peut fleurir dans une vie d'épouse, au sens plein du terme, aussi bien que dans le célibat consacré. Pour le Père Bruno, une biographie de mystique ne serait pas complète sans que l'étude psychologique n'y ait sa place, et pour la bien mener il faisait appel, non seulement aux ressources de sa finesse propre, mais aux méthodes que lui fournissait la psychologie contemporaine : il en accueillit largement les diverses orientations dans les « Études Carmélitaines ».

La psychiatrie classique est spécialement entendue à propos des phénomènes extraordinaires de la vie religieuse : manifestations sensibles de la vie mystique ou pseudo-mystique, apparitions, cas de possessions, etc. La compétence du psychiatre est reconnue pour rendre compte de certains phénomènes ou de certains aspects. Mais en même temps il est soigneusement mis en relief que tous ces phénomènes, et souvent la totalité de l'un d'eux, ne peuvent se réduire à un conditionnement psychopathologique... Les études sur la Madeleine de Pierre Janet, sur le P. Surin, sur Marie-Thérèse Noblet, sur les apparitions de Beauraing, sur divers cas de possession, sont caractéristiques de ce double souci de faire une place à la psychiatrie et d'en marquer les limites. Cette place est loin d'être incontestée, même aujourd'hui, et il fallait un courage certain pour affronter et mettre en question ce besoin de merveilleux qui hante l'imagination de beaucoup de croyants.

La même préoccupation de délimiter un domaine se manifeste à propos de la psychanalyse, à laquelle les « Études Carmélitaines » ouvrent leurs pages largement après la dernière

guerre. Problème délicat, que celui de faire une place à une discipline qui suscitait alors une grande défiance, de par son projet de dire son mot non seulement dans les manifestations extraordinaires de la vie religieuse, mais dans le domaine entier de celle-ci. Le Père Bruno reprend à son compte la distinction de Dalbiez entre méthode psychanalytique et doctrine freudienne, et, rejetant la doctrine en ce qu'elle a de réducteur, il demande au psychanalyste d'appliquer sa méthode pour rendre raison d'aspects particuliers, excessifs, ou pathologiques, de la vie religieuse. Ici encore, une place est reconnue, mais des limites sont tracées : les conflits inconscients n'expliquent pas tout, et surtout il ne saurait être question pour la psychanalyse de réduire l'inquiétude humaine en ce qu'elle a de fondamental.

Ces positions peuvent paraître faciles, voire banales. Beaucoup les tiennent de bouche, mais il en est peu qui les tiennent fermement lorsqu'il s'agit des applications... Ce n'était pas là sous la plume du Père Bruno concessions apparentes, mais conviction génératrice d'actes.

L'ouverture est certaine ; elle était courageuse ; elle prenait la forme d'une délimitation de domaines et de compétences. Une dualité demeurait : le psychologue d'une part, le religieux de l'autre. D'où l'impression d'une coexistence à laquelle manquait un principe d'unité. Le Père Bruno ne pouvait pas ne pas le sentir. C'est alors qu'il s'est tourné vers la psychologie analytique de Jung pour tenter une réconciliation entre psychologie et religion, psychologue et croyant. Et ici, alors que sa démarche était toute de prudence à l'égard de la psychanalyse freudienne, il accueille largement les perspectives jungiennes. Il ne manque certes pas de faire les réserves d'usage sur la portée uniquement psychologique des propositions de Jung, et sur leur insuffisance au plan métaphysique, mais il les fait siennes. Elles lui permettaient, tout ensemble, de placer la tendance religieuse au cœur de la psychologie, de restaurer sur le plan psychique la valeur d'un merveilleux détruit comme fait historique, de mettre en relief la parenté archétypale des grands symbolismes des diverses religions, de donner un sens à la fois psychologique et religieux aux productions artistiques, en un mot de manifester que le psychique en son fond est religieux, et que le religieux est psychique (sans pourtant n'être

que cela). On comprend sans peine la séduction évidente que la psychologie jungienne a exercée sur lui durant la dernière décennie de sa vie. Ce rassembleur, profondément épris d'harmonie, a cru trouver en elle une synthèse, au moins sur le plan empirique et phénoménal, car au niveau métaphysique il adhérerait à la synthèse thomiste et demandait régulièrement aux théologiens d'en proposer un des aspects à l'audience de ses congrès.

S'il faut caractériser la démarche qui fut celle du Père Bruno et de beaucoup de ses collaborateurs, nous dirons donc qu'en un premier temps elle s'efforce de remplacer la guerre par la coexistence – faut-il dire pacifique? Et qu'en un second temps elle tente de fusionner le psychologique et le religieux au niveau empirique. Le métaphysicien thomiste, et surtout le spirituel, continuant à affirmer – et avec quelle ferveur – la transcendance et l'amour de Dieu.

Cette position a ses faiblesses qu'il ne faut pas cacher. On peut mettre en question la psychologie jungienne, et se demander alors ce qui reste de cette tentative de réconciliation à laquelle s'est livré le Père Bruno. La quête de cette dernière ne requiert-elle pas que l'on remonte jusqu'au mouvement même par lequel l'existence pose des phénomènes susceptibles d'être qualifiés, les uns de pathologiques, les autres d'authentiquement religieux? Pour tout dire il ne suffit pas de parler de « concomitance » à propos des phénomènes pathologiques et des phénomènes mystiques, chez Surin par exemple; encore faudrait-il montrer comment cette double orientation répond d'un côté à une existence qui se ferme et retombe, et de l'autre à une existence qui s'ouvre et progresse. On en arrive alors à concevoir que l'expérience pathétique du schizophrène et celle du mystique répondent toutes deux aux mêmes questions fondamentales, mais en sens inverse. Dès lors le psychotique n'est pas pour nous un « autre » il est une possibilité, une virtualité vivante en chacun, tout autant que le mystique. Toute problématique qui se contente de délimiter des domaines, et de situer des phénomènes dans un champ, à côté d'un autre, ne peut rendre raison de cette humanité essentielle de la maladie mentale, et donc de cette unité en mouvement qui lie et oppose phénomènes pathologiques et phénomènes religieux.

Ce qui vaut pour la psychiatrie vaut, à plus forte raison, pour la psychanalyse. S'il est vrai que cette dernière n'est pas, comme on le dit trop souvent encore, une entreprise de réduction du « supérieur » à « l'inférieur », mais une recherche pour manifester à quel point la destinée du « supérieur » est déjà engagée dans les plus humbles traits de ce qu'on appelle l'« inférieur », et une immense question adressée à l'homme moral et religieux : « Et toi à quelle expérience et à quel affrontement de ce qui est toi-même te dérobes-tu derrière ta vie morale et religieuse, de quel esprit es-tu? », on entrevoit que le sujet ne peut pas ne pas être concerné par elle dans sa totalité, jusque, et y compris, dans son inquiétude – que la psychanalyse ne fera que purifier et qu'aviver. Expérience psychanalytique et expérience mystique ne se confondent pas, mais elles sont sous-tendues toutes deux par un mouvement de mise en question radicale, par une négativité, qui débouche dans le premier cas sur une question à laquelle la psychanalyse ne répond pas, et dans le second cas sur une question à laquelle Dieu répond.

Qu'on nous comprenne bien. Il ne s'agit pas ici de rompre une lance avec le Père Bruno, mais de reprendre son travail au point où celui-ci s'est arrêté. Car il y a eu un arrêt. Quelle œuvre humaine n'a le sien? Cet étonnant chef d'orchestre qui a tenu sous sa baguette certains des chercheurs les plus éminents de ce temps, n'a jamais donné le départ en ses congrès aux théologiens et aux philosophes qui sont les plus engagés aujourd'hui dans une perspective historique, dialectique et existentielle. De grands noms sont absents au sommaire des « Études Carmélitaines ». On a dit que c'était par prudence. Mais le Père Bruno n'a-t-il pas montré qu'il était capable d'audace? Je crois plutôt qu'il s'agissait chez lui d'une crainte sourde, d'une sorte de défense devant ce qui risquait de l'entraîner plus loin qu'il ne voulait, qu'il ne pouvait aller. Il avait besoin de cadres et d'appuis à l'abri desquels il pouvait œuvrer pour ce qui fut un de ses grands desseins : acclimater la psychologie dans le domaine religieux. C'est parce qu'il sentait qu'il ne pouvait faire de la psychologie religieuse sans être concerné jusqu'à l'angoisse, qu'il est allé jusqu'à un certain point, mais pas plus loin.

Là aussi nous le sentons fraternel. Ses craintes et ses limites rencontrent les nôtres. Ce ne sont pas les mêmes, bien sûr, mais ce sont toujours des craintes et des limites. Quelles que soient notre démarche et notre philosophie, il y a toujours des moments où le chemin se mue en barrière, et la pensée vivante en système arrêté.

Et voici qu'en terminant je m'interroge sur le sens de ces quelques pages. Qu'ai-je voulu faire? Me situer devant vous, Père Bruno? Vous reconnaître et vous témoigner ma reconnaissance? L'un et l'autre probablement. Je vous revois avec votre finesse et votre fragilité... si peu dissimulée, homme dans un sens plein, fort et faible, si vrai. Quel appel vous nous adressez! Et je reviens toujours à ces rencontres d'Avon. On s'y sentait bien. On n'était plus seul. On ne pouvait certes pas tout dire. Il ne fallait surtout pas tout dire, et pourtant... C'était bien ainsi. Nous n'étions là que pour préparer autre chose, et en attendant pour goûter la joie d'une recherche commune, malgré tout. Nos rencontres étaient à la place d'une autre. Tout ici-bas est irrémédiablement blessé. Cela aussi, vous l'avez appris aux psychologues, P. Bruno, mais avec quelle tendresse!¹

1. *Études*, décembre 1962, pp. 394-398.

LE MOUVEMENT DES ÉTUDES CARMÉLITAINES
LES CONGRÈS D'AVON
ET LES ENCOURAGEMENTS DE L'ÉGLISE

par le Père Bruno de J.-M.
Extraits d'un texte paru dans *Nos livres et nos auteurs* au 1^{er} novembre 1938 dans un périodique d'information des Éditions Desclée De Brouwer.

Vous me demandez pourquoi j'ai entrepris et comment j'ai réalisé notre *Revue Psychologique Religieuse*? C'est volontiers que je vais répondre à cette question qui intéresse les lecteurs et les amis de la *deuxième série* d'« Études Carmélitaines ».

Lorsque le vénérable Définitoire Provincial m'eut donné l'obédience le 16 mai 1930 de rechercher les moyens les plus opportuns pour assurer l'avenir des « Études Carmélitaines », je me mis à réfléchir. Et j'en vins aux trois conclusions ci-dessous qu'approuvèrent mes amis devenus mes collaborateurs depuis le 22 octobre 1930 où je fus nommé directeur des *Études Carmélitaines*.

Voici les conclusions dont je parlais :

1. Il ne fallait pas gaspiller ses forces dans des travaux et des luttes d'un intérêt rétrospectif, mais les réserver pour des questions vitales ;
2. Il ne fallait pas « recommencer » ce que d'autres faisaient avec succès ;
3. Il fallait considérer de très près le caractère intellectuel distinctif de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix et s'en inspirer.

Il m'apparut alors avec évidence que nos grands mystiques étaient non des spéculatifs, mais des « praticiens ». L'idée d'une revue de psychologie religieuse - inexistante par ailleurs - était née.

Je dois confesser que le Ciel m'a toujours béni. A peine l'idée est-elle connue, que je recevais de la sœur de la « Madeleine » de Pierre Janet l'offre de toute la correspondance de l'héroïne de la Salpêtrière (avril et octobre 1931). Ce fut

l'envoi inattendu de l'étude encore inédite de Asin Palacios : « Un précurseur hispano-musulman de saint Jean de la Croix » (avril 1932) ; l'envoi encore plus inattendu d'une documentation sur les « faits mystérieux de Beauraing » (1933). Ensuite l'importante contribution de Dom Mager dans l'énigme de Konnersreuth (1933).

J'eus alors l'idée d'aborder de grands thèmes, de leur consacrer un volume entier : *Le Problème de l'Orgueil* (octobre 1934) ; *La Vie Carmélitaine* (avril 1935) ; *Mystique, Culture et Humanisme* (octobre 1935) ; *Psychologie et Mystique de l'Amour* (avril 1936) ; *Foi et Mystiques Humaines* (avril 1937).

En tête de ce dernier volume, nous avons eu la fierté et la joie de publier la lettre que S. S. Pie XI venait de nous faire adresser :

Mon Révérend Père,

L'hommage que vous avez fait au Saint-Père, par l'entremise du Révérend Père Gemelli, de la collection des ÉTUDES CARMÉLITAINES ne pouvait que Lui être très agréable, et je suis heureux de vous transmettre ici l'expression très vive de Sa paternelle gratitude.

Ce fut en effet une initiative des plus judicieuses que d'élargir comme vous le fîtes il y a six ans le champ d'action de ce périodique, en étendant son objet à tout le domaine de la psychologie religieuse ; et d'ailleurs l'accueil même qui a été fait aux ÉTUDES CARMÉLITAINES sous leur nouvelle forme suffit à montrer combien cette transformation était opportune et combien elle a été appréciée de tous ceux qui s'intéressent à la vie profonde de Dieu dans l'âme chrétienne.

La haute compétence des rédacteurs que vous avez appelés à y collaborer, le sérieux et l'originalité des questions qui y sont traitées, la sûreté de la documentation, sont autant de facteurs qui en rehaussent singulièrement le prix, facteurs auxquels les qualités extérieures de présentation ne font qu'apporter le plus heureux complément.

Vous savez assez, mon Révérend Père, en quelle estime le Souverain Pontife tient toutes les publications d'un intérêt vrai-

ment scientifique, surtout quand elles sont aussi directement orientées vers le bien des âmes et le service de l'Église.

Aussi Se fait-Il une joie de bénir le travail si sagement dirigé et mené à bien en ces six années, et Son désir est que cette bénédiction soit en même temps un encouragement à une diligente continuation de l'œuvre si heureusement poursuivie jusqu'à ce jour.

Je saisis bien volontiers cette occasion, mon Révérend Père, pour vous exprimer mes félicitations personnelles et pour vous assurer de mon religieux dévouement en Jésus-Christ.

E. Card. PACELLI

Mais il est temps de parler d'un événement providentiel important. Le 8 décembre 1934, me rendant à Rome, pour dépouiller le Procès de Mme Acarie aux Archives Vaticanes, je visitai à Milan le T. R. P. Agostino Gemelli, Recteur Magnifique de l'Université du Sacré-Cœur, et bientôt Président de l'Académie Pontificale des Sciences. Il m'interrogea sur notre mouvement, qu'il suivait depuis le début, et au moment du départ avec son dynamisme coutumier il me dit : — VOUS IREZ À VIENNE ET À SALZBOURG. VOUS VERREZ LE PÈRE MAGER. ARRANGEZ AVEC LUI UNE RÉUNION À PARIS ET VOUS INVITEREZ VOS COLLABORATEURS ET JE VIENS... Comme je protestais un peu, il me prit par les épaules, m'affirmant que c'était chose qu'il aurait voulu réaliser depuis longtemps, et que je devais accomplir. Je partis tout ébranlé.

En 1935, les 25 et 26 avril, nous nous réunissions dans notre couvent d'Avon-Fontainebleau et nous nous efforcions, à la lumière des événements mystérieux d'Esquioga, de Belgique et de Konnersreuth, d'esquisser une technique devenue indispensable en psychologie religieuse. A l'issue de ces JOURNÉES, le T. R. P. Gemelli, après avoir dit combien il est urgent de tendre vers une compréhension TOTALE des problèmes humains, se fit l'interprète de tous en demandant qu'on préparât pour 1936 de nouvelles JOURNÉES désormais annuelles et qu'on les plaçât sous le signe de saint Jean de la Croix, docteur de l'Église Universelle. Ce vœu fut adopté à l'unanimité.

Les 17-18 et 19 avril 1936, nous nous réunîmes de nouveau à Avon et abordâmes le problème si captivant des stigmates.

LES ENCOURAGEMENTS DE L'ÉGLISE

On se rendra compte de l'importance de ces travaux en lisant les rapports de nombreux spécialistes français et étrangers dans notre volume d'octobre 1936 : *Douleur et Stigmatisation*.

Les 21, 22 et 23 juillet 1937 furent consacrés à un sujet plus intérieur : *La Nuit du Sens* de saint Jean de la Croix ; à l'aridité purificatrice dans la vie artistique, affective et spirituelle. Edmond Jaloux, de l'Académie française, écrivit dans *Le Jour* : « On peut dire que ce volume d'octobre 1937 : *Illuminations et Sécheresses*, constitue un véritable monument de science psychologique... Je ne crois pas avoir jamais assisté à des discussions plus riches de conséquences. »

Le T. R. P. Gemelli s'était spontanément uni à moi pour adresser à S. S. Pie XI le télégramme suivant :

S. E. Cardinal Pacelli. Cité du Vatican

Théologiens, philosophes, psychologues, psychiatres, réunis 21, 22, 23 juillet Congrès Psychologie Religieuse Études Carmélitaines Couvent Carmes Déchaussés Avon (Seine-et-Marne) déposent travaux scientifiques pour Église Catholique aux pieds de Sa Sainteté et sollicitent bénédiction apostolique.

Père Gemelli, Père Bruno

Cette auguste réponse est venue confirmer la lettre si encourageante qu'on a lue :

La Cité du Vatican à la Nonciature de Paris

Je vous prie de communiquer aux Pères Gemelli et Bruno que le Saint-Père a agréé l'hommage des membres du Congrès de Psychologie Religieuse et qu'il les bénit de tout cœur.

Cardinal PACELLI

Nous avons publié un seul volume, *L'Esprit et la Vie*, en avril 1938, qu'un troisième encouragement nous est arrivé du Saint-Siège à l'occasion de notre quatrième Congrès International de Psychologie religieuse, 21-22 et 23 septembre 1938, consacré à *La Nuit de l'Esprit* purificatrice et à ses étranges

LES ENCOURAGEMENTS DE L'ÉGLISE

concomitances psycho-pathologiques. Le Père Gemelli nous télégraphiait :

Suis heureux de vous communiquer la satisfaction du Saint-Père pour les JOURNÉES D'ÉTUDES qui se tiendront à Avon sous votre direction. En ce moment, le Saint-Père me donne l'agréable charge de vous envoyer sa particulière bénédiction et ses souhaits de réussite.

Les encouragements de Rome ne manqueront pas dans la suite. Nous publions ici, choisies parmi d'autres, ces lettres du Cardinal Maglione et de Monseigneur Montini.

SEGRETERIA DI STATO
DI SVA SANTITA

DAL VATICANO, le 31 mai 1939

N° 2467
DA CITARSI NELLA RIPOSTA

Mon Révérend Père,

Les cinq volumes des « Études Carmélitaines » que vous venez d'offrir au Saint-Père par l'intermédiaire du Révérend Père Gemelli, témoignent une fois de plus de l'esprit scientifique et de la probité intellectuelle qui président à vos recherches et à vos travaux dans le domaine de la morale, de la psychologie et de la mystique.

Il y a là évidemment un bien précieux service rendu à la cause de la Foi et de la Piété chrétienne sur un terrain parfois des plus obscurs et des plus délicats ; et le matériel que vous avez accumulé en ces cinq volumes dans le court espace de deux années, fait grand honneur à l'activité de votre institution et aussi à la pleine compréhension des Fils de saint Jean de la Croix concernant un monde spirituel qui les touche plus que tout autre.

En vous remerciant donc de cet hommage, qui est en même temps une nouvelle marque de votre dévotion au Saint-Siège

LES ENCOURAGEMENTS DE L'ÉGLISE

et de votre désir ardent de travailler aux solutions justes des problèmes qui divisent l'humanité, le Saint-Père vous félicite de vos initiatives et encourage volontiers vos efforts. Il demande à Dieu de soutenir de ses lumières votre activité et celle de vos vaillants collaborateurs. Et formant le vœu que l'œuvre des « Études Carmélitaines » se révèle toujours plus féconde dans l'intérêt de la Vérité et de la Foi chrétienne, Il vous envoie de tout cœur le réconfort de la Bénédiction Apostolique.

Veillez, mon Révérend Père, agréer aussi l'expression de ma reconnaissance pour la pensée délicate que vous avez eue à mon égard et croire aux sentiments d'estime avec lesquels je demeure

votre tout dévoué en Jésus-Christ
L. Card. MAGLIONE

SEGRETERIA DI STATO
DI SVA SANTITÀ

DAL VATICANO, li 15 juillet 1949

N° 206331

Mon Révérend Père,

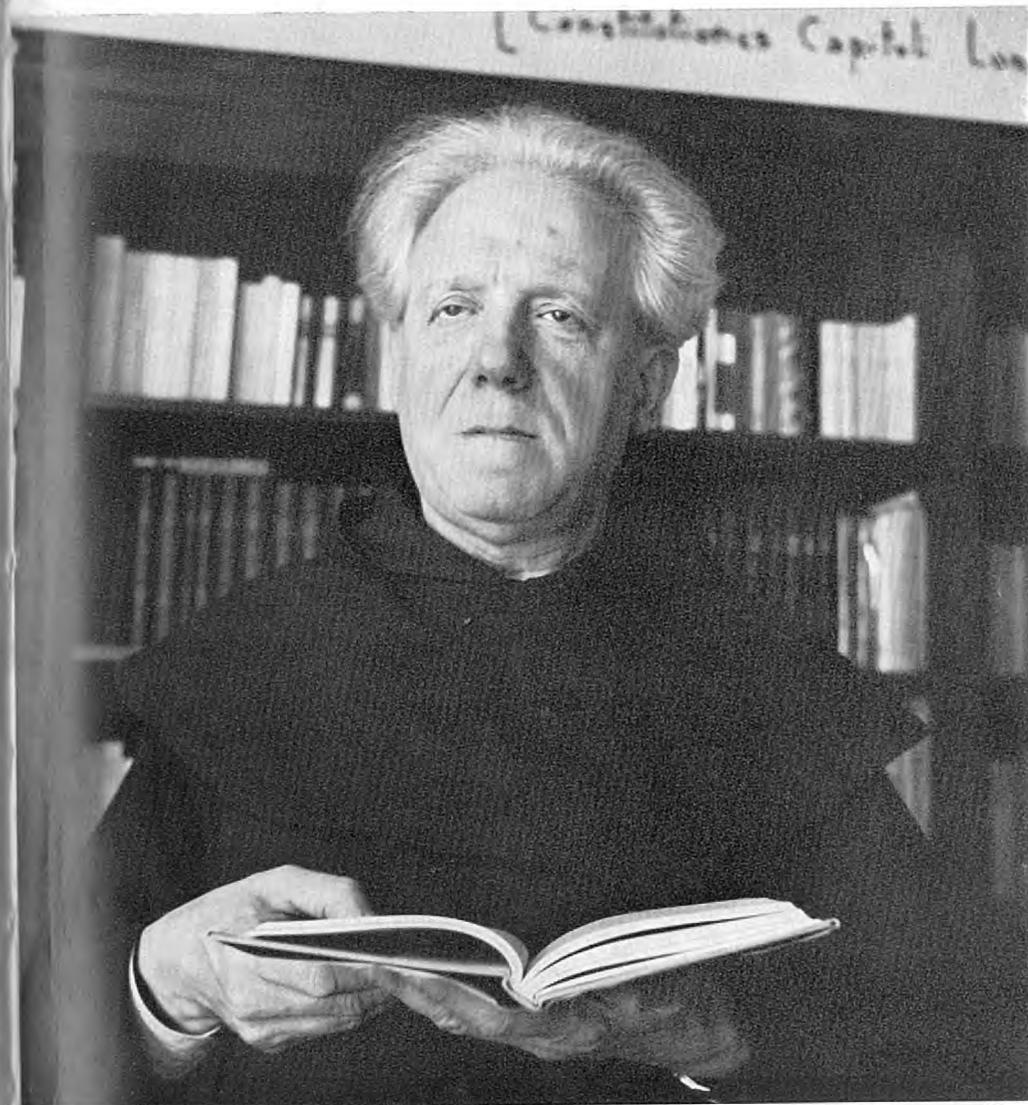
J'ai l'honneur de vous accuser réception des deux fascicules des « Études Carmélitaines », consacrés l'un à *Trouble et Lumière*, l'autre à *Technique et Contemplation*, que vous avez eu l'amabilité de me faire parvenir.

J'ai été sensible à cet hommage, auquel les méritants éditeurs avaient tenu à s'associer, et je les en remercie ainsi que vous-même bien vivement.

La tenue remarquable de votre revue, ses études savantes, sa doctrine aussi profonde que solide, sont tout à l'honneur des Pères Carmes et témoignent de la haute conception qu'ils ont de la mission qui leur est providentiellement assignée.

En vous renouvelant l'expression de ma reconnaissance, je vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon religieux dévouement.

J. B. MONTINI
Subst.



BIBLIOGRAPHIE DU R. P. BRUNO DE JÉSUS-MARIE¹

I. OUVRAGES

- 1922 *Le Carmel, par un carme déchaussé*, à « l'Art Catholique », Paris, 110 p.
- 1929 *Saint Jean de la Croix*, Préface de Jacques Maritain, Plon, Paris, Collection « Le Roseau d'Or », 482 p., réédité, corrigé et complété, en 1962, aux « Études Carmélitaines », Desclée De Brouwer, Paris, 422 p.
- 1936 *Vie d'amour de saint Jean de la Croix*, Desclée De Brouwer, Paris, 267 p.
L'enfant et la « voie d'Enfance », Collection « Problèmes d'éducation », Desclée De Brouwer, Paris, 211 p.
Madame Acarie, épouse et mystique, Desclée De Brouwer, Paris, 122 p.
- 1942 *La Belle Acarie. Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, Desclée De Brouwer, Paris, 760 p.
- 1946 *L'Espagne Mystique*, Collection « Documents d'Art et d'Histoire », Arts et Métiers graphiques, Paris, 206 p.
- 1951 *Le Reposoir*, chez Lescuyer et Fils, héliographeurs à Lyon, 76 p.
- 1954 *Le Sang du Carmel ou la véritable passion des seize carmélites de Compiègne*, Plon, Paris, 556 p.
- 1960 *Le Livre de l'Amour*, Desclée De Brouwer, Paris, 291 p.

II. ARTICLES ET NOTES PUBLIÉS DANS LES ÉTUDES CARMÉLITAINES

1931 (avril)

Vexillum Carmelitarum, p. 1-19.

A propos de la « Madeleine » de Pierre Janet, p. 20-24.

1. Établie par le P. Gérard de la Trinité.

BIBLIOGRAPHIE

- (octobre)
A propos de la « Madeleine » de Pierre Janet, Confrontations, p. 65-125.
- 1933 (avril)
Les Faits mystérieux de Beauraing, Introduction, p. 133-147.
- 1933 (supplément) (avril)
Beauraing, le Diable et saint Jean de la Croix, p. 92-105.
- 1934 (avril)
L'Enfant et la « Voie d'Enfance », p. 18-106.
- 1935 (avril)
Traversées historiques, rythme providentiel, dans un volume spécial *La Vie Carmélitaine*, p. 1-34.
- (octobre)
Journées d'Études Carmélitaines, p. 226-228.
Les Semaines Universitaires de Salzbourg, p. 229-232.
- 1936 (avril)
Témoignages sur l'Amour, p. 1-60.
Madame Acarie, épouse et mystique, p. 203-233.
- (octobre)
Journées de Psychologie religieuse, p. 19-21.
Notes prises à Konnersreuth, dans le volume *Douleur et Stigmatisation*, p. 164-170.
- 1937 (octobre)
Journées de Psychologie religieuse, p. 6-10.
Témoignages de l'expérience mystique nocturne, dans *Illuminations et Sécheresses*, p. 237-301.
- 1938 (avril)
En lisant « Introduction à la criminologie », p. 116-127.
L'inquiétude et l'amour dans l'œuvre de Maxence Van Der Meersch, dans *L'Esprit et la Vie*, p. 245-253.
- (octobre)
Journées de Psychologie religieuse, dans *Nuit Mystique*, p. 1-6.

BIBLIOGRAPHIE

- 1939 (avril)
Quand l'homme recommence d'être heureux (témoignages présentés par le Père Bruno), dans *Le Risque chrétien*, p. 1-46.
- (octobre)
Les types exemplaires d'égalité du Christianisme, dans *Les hommes sont-ils égaux ?* p. 207-236.
- 1946 *Le conflit Doria-Gratien*, dans *Amour et violence*, p. 189-196.
- 1947 *La Chartreuse et le Carmel*, p. 203-215.
Du Mont Carmel aux Mystiques français, dans *Ma joie terrestre où donc es-tu ?* p. 363-377.
Le Père Jacques et l'Ordre du Carmel, dans *Le Père Jacques, martyr de la charité*, ch. II, p. 159-184.
- 1948 *La confession de Boullan*, en collaboration avec S. Bresard et le Dr Vinchon, dans *Satan*, p. 420-426.
- 1949 *A propos de l'étude qui va suivre*, (controverse de la contemplation acquise par Roland Dalbiez) dans *Technique et contemplation*, p. 77-80.
- 1951 *Saint Jean de la Croix et la Psychologie moderne*, dans *Direction spirituelle et Psychologie*, p. 9-24.
- 1952 Liminaire du volume *Mystique et Continence*, p. 9-14.
Mystique hindoue, mystique chrétienne, p. 148-170.
Critique et valorisation d'un fait merveilleux, p. 213-224, dans *Magie des Extrêmes*.
- 1953 *Le sang du Carmel*, dans *Limites de l'humain*, p. 251-266.
- 1956 *Puissance de l'Archétype*, en collaboration avec Ch. Baudouin, C. G. Jung et R. Laforgue, dans le tome II de *Élie le Prophète*, p. 11-33.
- 1962 Liminaire de *Sainte Thérèse d'Avila* par Olivier Leroy, p. 7.
- III. QUELQUES AUTRES PUBLICATIONS ET ARTICLES
- 1927 *Fontiveros*, dans *Le Carmel*, mai 1927, p. 172-177.
Pèlerinage d'Espagne, dans *Le Carmel*, mai 1927, p. 189-207.
- 1931 *De Thérèse d'Avila à Thérèse de Lisieux*, dans *La vivante actualité des Ordres religieux*, 2^e série, Éditions Spes 1931, p. 111-147.

BIBLIOGRAPHIE

- 1934 Sermon prononcé par le R. P. Bruno de J.-M. en souvenir des Noces de Fer du T. R. P. Constantin, Provincial des Carmes de Paris, le 12 septembre 1934, 15 p. (hors commerce)
- 1947 *Le R. P. Marie-Amand 1857-1947*, dans *Le Carmel*, mars 1947, p. 33-38.
- 1948 *De l'amour mystique*, dans *Psyché*, février 1948, p. 175-180.
- 1948 Discours prononcé le jour de l'inauguration du Saint-Désert de Roquebrune, dans *Le Carmel*, juillet 1948, p. 108-119.
- 1949 Allocution prononcée au jour de l'inauguration du Noviciat des Carmes Déchaux de la Province de Paris, Sainte-Anne de Bordigné, le 24 juillet 1949, 23 p. (hors commerce).
Saint Jean de la Croix, Maître de Sagesse, dans *Ephemerides Carmeliticæ*, 3, 1949, p. 427-441.
- 1950 *Les origines élianiques et orientales du Carmel*, dans *Cahiers Carmélitains*, Le Caire, 1950, p. 19-36.
- 1951 *Éloge de Paul Hasard*, Discours du R. P. Bruno Froissart lors de sa réception à l'Académie Septentrionale le 24 avril 1948, dans *Septentrio*, Cahiers de l'Académie Septentrionale, Lille, novembre 1951, p. 122-125.
- 1952 *De legibus generalibus evolutionis humanae : spontaneitas, gradatio, harmonia*, dans *Actus congressus internationalis : De institutione carmelitico-teresiana*, Analecta O.C.D., Romae, 1952, p. 40-47.
- 1953 *Apostolatus O.C.D. erga viros studiis deditos*, dans *De Apostolatu hodierno O.C.D.*, Romae, 1953, p. 245-247.
Réponse à un livre récent, dans *La Vie Spirituelle*, août 1953, p. 192-195.
- 1954 *Psychologie des profondeurs ou Psychologie des hauteurs?* dans *Jahrbuch für Psychologie und Psychotherapie*, p. 258-262.
- 1956 *Skrupel und Angstgefühl bei der Mystikern*, dans *Anima*, II, 1956, p. 101-110.
Discours de Réception d'Étienne De Greeff à l'Académie Septentrionale, le 24 juin 1951, dans *Autour de l'œuvre du Dr De Greeff*, tome II, *L'homme devant l'humain*, Éditions Nauwelaerts, 1956, p. 187-192.

BIBLIOGRAPHIE

- 1957 *Le fantastique angélique et prophétique de Salvador Dalí*, dans *Cahiers de Bordeaux*, 4, 1957, p. 16-19.
- 1959 *Mysticisme et créativité, facteurs d'équilibre et Discours de clôture*, dans *Conducta religiosa y salud mental*, rapports du VII^e Congrès catholique international de Psychothérapie et psychologie clinique, tenu à Madrid en septembre 1957.
Madrid 1959. p. 149-152 ; p. 350-352.
- 1961 *L'ombre et la lumière dans la Mystique*, dans *Ombre et Lumière*, volume collectif publié par l'Académie Septentrionale chez Desclée De Brouwer, Paris, 1961, p. 41-45.

TABLE DES MATIÈRES

1. Notice biographique. Gérard de la Trinité, O. C. D. . . .	7
2. Portrait. Lucien-Marie de S. Joseph, O. C. D.	19
3. Les « Études Carmélitaines. » M. D. Chenu, O. P. . . .	27
4. Science et mystique. René Huyghe	31
5. « La vie spirituelle » et les « Études Carmélitaines ». A. Plé, O. P.	35
6. Le Père Bruno et la psychologie religieuse. L. Beirnaert, S. J.	37
7. Le mouvement des « Études Carmélitaines »	43
Les congrès d'Avon et les encouragements de l'Église .	43
8. Bibliographie du R. P. Bruno de Jésus-Marie	49